

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

177-178 | 2006

Chanter, musiquer, écouter

Monique Jeudy-Ballini, *L'Art des échanges. Penser le lien social chez les Sulka (Papouasie-Nouvelle-Guinée)*

Lausanne, Payot-Lausanne, 2004, 348 p., ill., index (« Anthropologie-Terrains »).

Pierre Lemonnier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2325>

DOI : 10.4000/lhomme.2325

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2006

Pagination : 573-575

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Pierre Lemonnier, « Monique Jeudy-Ballini, *L'Art des échanges. Penser le lien social chez les Sulka (Papouasie-Nouvelle-Guinée)* », *L'Homme* [En ligne], 177-178 | 2006, mis en ligne le 12 avril 2006, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2325> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.2325>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Monique Jeudy-Ballini, *L'Art des échanges. Penser le lien social chez les Sulka (Papouasie-Nouvelle-Guinée)*

Lausanne, Payot-Lausanne, 2004, 348 p., ill., index (« Anthropologie-Terrains »).

Pierre Lemonnier

- 1 COMME tant d'autres peuples de Mélanésie, les Sulka de Nouvelle-Bretagne (Papouasie-Nouvelle-Guinée) placent au centre de leur vie collective des rites et des échanges de biens (coquillages, cochons, tubercules) au cours desquels la personne est progressivement constituée, de la naissance jusqu'à la mort, via l'initiation, le mariage, etc. De manière tout aussi habituelle, d'éminents personnages, qui sont les principaux acteurs politiques, sont liés à l'organisation de ces échanges. Dans cette société, celui qui les prend en charge ne doit pas seulement réunir les biens à offrir, notamment en mobilisant un réseau de personnes qui coopèrent pour produire ensemble tubercules et cochons (ou pour s'entraider avec des monnaies de coquillages), il doit encore et surtout trouver les moyens de les faire circuler. En aval de la production et du rassemblement des biens eux-mêmes, il existe de multiples raisons pour que ces biens soient refusés par le donataire, bloquant ainsi une circulation dont tout montre qu'elle est l'image même de la vie. Le « faire ensemble » (organisation des réseaux de coopération) et les multiples interdits qui conduisent une personne à refuser un don représentent ici deux aspects fondamentaux, et parfaitement originaux, de ce système d'échanges rituels, qui repose
- 2 sur deux formes d'entraide, magnifiquement contrastées dans le livre : *mopkom* et *turang*. La première est une relation héritée, durable, non obligatoirement activée – on peut refuser l'aide demandée – et jadis en rapport avec la constitution des groupes qui s'assistaient mutuellement lors des combats. La mettre en œuvre entraîne d'épineux interdits de mariage et constitue un endettement permanent. La seconde façon d'aider autrui à préparer un échange est une relation interpersonnelle non héritée, née de

désirs individuels, liée à la résidence des intéressés et obligatoirement compensée par un « retour ».

- 3 Monique Jeudy-Ballini aurait pu se contenter de traiter l'ethnographie et l'ethnohistoire qu'elle rapporte comme un exemple particulier de ces sociétés mélanésiennes qui placent les échanges constitutifs de la personne au cœur de leur vie collective, par exemple, en centrant son travail sur le laborieux transfert des reliques d'un mort de renom. Ou lire et analyser son ethnographie en termes de constitution d'une mémoire sociale. Ou encore, s'attarder sur le statut des organisateurs de ces échanges (ou organisatrices, car des femmes exceptionnelles, les *kheng*, pouvaient tenir ce rôle), qui occupe une place originale sur l'échiquier ethnographique et théorique des figures mélanésiennes du pouvoir. Chez les Sulka, le « père de la fête » (ou « du village ») est en effet un « chef » (*taven*) qui tient une partie de son statut de sa naissance, mais qui doit successivement : 1) être promu par ses parents et 2) prouver son talent lors de cérémonies funéraires concernant son prédécesseur, en l'occurrence, la circulation temporaire (mais qui dure des années) de ses reliques. L'auteure aurait pu, de même, replacer les à-coups et les impossibilités de la circulation des biens, ou la fixité du personnage du « père de la fête », dans la problématique avancée par Annette Weiner puis par Maurice Godelier à propos des biens qui ne peuvent et ne doivent pas circuler pour que les échanges puissent avoir lieu. Ou insister sur l'éventail des formes de la violence (au sens de contrainte et de source d'angoisse), qui se dissimulent là où on ne les attend pas. Par exemple, lors d'échanges explicitement équilibrés mais dont l'un des partenaires force l'autre à recevoir le don qu'il offre, si bien que la dette provient d'un cadeau impossible à refuser.
- 4 Mais Monique Jeudy-Ballini ne s'est pas pliée aux schémas d'analyse habituels. Au lieu de rechercher une clef principale d'interprétation, elle s'est attachée à montrer comment tous ces thèmes s'interpénètrent à tout instant chez les Sulka, en concentrant son analyse sur les difficultés pratiques des procédures rituelles, sur ce « carcan » qu'est « l'art difficile des échanges ». Ce faisant, l'auteure révèle un univers d'ambiguïtés et de paradoxes qui compromettent la mise en commun des biens échangés ou leur acceptation, elle-même souvent liée à la faculté de poursuivre leur mise en circulation. Ici, les thèmes abordés sont : l'incertitude qui caractérise ces mouvements de cochons, de coquillages ou de biens appartenant à un défunt (ou, jadis, de reliques de *taven*) ; les conflits de loyalisme ; les choix qui s'offrent aux acteurs – y compris celui de distribuer un bien sans attendre de don en retour, c'est-à-dire, disent les Sulka, de le laisser « aller mourir » au lieu de suivre la « route » ; les ruses, la dissimulation (ai-je vraiment cet anneau de coquillage que je prétends détenir ?) ; les « postures conventionnelles de fausse humilité » ou la honte de ceux qui, sans cesse, sont pris dans les mailles de réseaux hétérogènes (parenté, résidence, entraide *mopkom*, homonymie avec un humain ou... un cochon), mais qui, tous, contribuent à entraver la bonne organisation des échanges. Tout s'entremêle, en effet, chez les Sulka pour qui, par exemple, l'inceste, les dons cérémoniels et les interdits alimentaires quotidiens sont pensés ensemble – dans tous les cas, « ce qui vient de soi ne peut faire retour à soi » (p. 267). Et comme le montre l'auteure, c'est à la compréhension de cette fusion temporaire de domaines de la réalité sociale habituellement cloisonnés dans l'analyse qu'il y a lieu de s'attacher.
- 5 En mettant en scène, pour une fois, l'individu et son libre-arbitre, ainsi que l'écheveau des relations souvent contradictoires dans lequel il doit se débattre – et que le « père de

la fête » doit s'efforcer de desserrer, sous peine de voir la « route » des échanges se couper –, ce livre fait bien plus qu'illustrer ce résultat fondamental (pourtant connu depuis quarante ans) que « l'action cérémonielle crée le collectif » (p. 291). Il montre l'actualité de plusieurs de ces anciennes questions, dont Andrew Strathern (comme auteur cité de mémoire) déclarait un jour qu'elles « continuent de passionner les Mélanésiens bien après que les anthropologues les ont jugées ringardes ». D'abord, en réouvrant le dossier du « faire ensemble », si maltraité par l'anthropologie économique marxiste, pour montrer, dans le droit fil de la remarquable étude de Margaret Mead¹ consacrée aux Arapesh sur le même thème, que l'analyse de la coopération peut offrir un point de vue parfaitement pertinent pour l'analyse d'une société. Ensuite, en s'interrogeant sur la notion d'incrément, sur ce qui déséquilibre les termes de l'échange, tantôt pour compenser autrui, tantôt pour l'humilier, voire pour anéantir toute velléité de riposte, tant l'écart est grand entre ce que l'on reçoit et ce que l'on pourrait rendre. Ou celle, immense, en vérité, de l'équivalence des choses échangées, soulevée ici à travers la forme bien particulière d'identité qui, chez les Sulka, s'établit entre des tubercules, des cochons ou des objets précieux et l'humain dont ils sont « l'émanation » parce qu'ils les ont un jour cultivés, élevés ou « tenus ».

- 6 Dans le cas présent, l'établissement d'une équivalence entre biens et/ou personnes est compliquée par la non-équivalence des manières de donner, y compris celle, dont Monique Jeudy-Ballini souligne le caractère mystérieux, entre les biens qui « s'affrontent », parce que de même nature et offerts en même quantité, et ceux, donnés sans attente de retour, et qui sont dits « aller mourir » (p. 287).
- 7 Parfaitement écrit, agréable à lire, plein d'humour – en particulier les pages réflexives sur la pratique de l'anthropologie « exotique » – et illustrant à chaque instant la minutie et la finesse auxquelles l'auteure nous a habitués, ce livre offre donc un éclairage renouvelé sur des thèmes « classiques » de l'ethnologie de cette partie du monde, en même temps qu'une pièce nouvelle et subtilement présentée du grand puzzle des organisations sociales et des systèmes de pensée mélanésiens. Deux regrets : l'absence de toute référence aux travaux sur les rites de mort en Mélanésie insulaire (de Coppet 1970², Damon & Wagner 1989³, par exemple) et la piètre qualité de reproduction d'illustrations photographiques aussi variées qu'indispensables.

NOTES

1.. Margaret Mead, ed., *Cooperation and Competition Among Primitive Peoples*, New York-London, McGraw-Hill Book Company, 2002 [1^{re} éd. : 1937].

2.. Daniel de Coppet, « Cycles de meurtres et cycles funéraires. Esquisse de deux structures d'échanges », in Jean Pouillon & Pierre Maranda, eds, *Échanges et communications. Mélanges offerts à Claude Lévi-Strauss à l'occasion de son 60^e anniversaire*, Paris-La Haye, Mouton, 1970, vol. 2 : 759-781.

3.. Frederick H. Damon & Roy Wagner, eds, *Death Rituals and Life in the Societies of the Kula Ring*, DeKalb, Northern Illinois University Press, 1989.